

## DETTE DE SANG

Avachi à l'arrière d'un Uber, je broyais du noir en regardant défiler le paysage. J'avais passé la nuit dans un cercle de poker clandestin, un clandé comme on disait à l'époque, et c'était la troisième fois ce mois-ci que je me faisais lessiver. Comme dirait mon boucher, qui a toujours une phrase pour chaque situation : « Une poisse pareille m'sieur Moulinet, c'est à se truffer le cul à coup de saucisses ». Non seulement j'n'avais plus un carreau mais, cerise sur ce putain de cake, j'avais emprunté, pour jouer, un très gros paquet d'artiche à un type à qui je n'aurais pas dû. Un type que j'aurais dû rembourser hier soir mais je n'étais pas allé au rendez-vous. Je n'en menais pas large car le gus n'était pas du genre à vous envoyer une lettre recommandée pour vous dire que vous avez un retard de paiement. S'il ne me faisait pas flinguer, ce serait Ravinsky qui le ferait, Suzy, mon amie d'enfance, ma sœur, mon frère, et mon associée également. Nous avions monté notre agence de détectives il y a de ça vingt piges. « *Moulinet-Ravinsky - Enquêtes et filatures* ». Elle était mon meilleur pote et moi sa meilleure copine, ou l'inverse, tout dépendait du taux d'alcool qu'on avait dans le sang. D'aussi loin que je me souviens, nous avons toujours joué les détectives en se jurant qu'un jour on en serait pour de vrai, et c'est ce qu'on avait fait. Dans les années quatre-vingt, nous étions fans du célèbre détective privé américain Mike Hammer, moustache bien taillée, chapeau légèrement de travers, et sa secrétaire Verra. Les parents de Suzy étaient des musiciens qui passaient tout leur temps loin de chez eux pour des concerts, ils avaient demandé à mes parents s'ils pouvaient s'occuper d'elle pendant leur tournée. Fils et fille uniques nous étions inséparables, comme frère et sœur.

Notre première enquête remontait à la primaire. C'était le jour où le goûter de cette gourdasse de Véronique Contamin avait mystérieusement disparu de son cartable. Nous avons alors mené l'enquête et rapidement trouvé le coupable. C'était ce goinfre de Nicolas Banach que nous avons confondu grâce à la confiture de mûres séchées autour de sa grosse bouche molle. Ravinsky était même allée jusqu'à l'embrasser pour vérifier qu'il s'agissait bien de la confiture de mûres. Comme ce pachyderme continuait à nier, Suzy lui avait maquillé un œil en noir à coups de poings pour qu'il avoue. Elle l'avait ensuite obligé à apporter un goûter à Véronique Contamin tous les jours d'école pendant un mois. La castagne c'était son truc à Ravinsky. Je ne suis pas contre une bonne baston de temps en temps mais je m'en passe volontiers. Ça abîme les fringues et ça pète les lunettes. Svelte, belle, athlétique, Ravinsky n'avait peur de rien, ni de personne. Tous les garçons de l'école l'évitaient comme une maladie vénérienne. Ils l'avaient surnommée « casse-museau ». Elle m'avait souvent tiré de situations difficiles en distribuant des patates comme des cartes à une table de poker.

Le succès de l'affaire Contamin avait rapidement fait le tour du bahut et les demandes d'enquêtes tombaient comme des mouches dans un spray de Baygon vert, ou rouge ? Allez savoir laquelle des deux couleurs butte les mouches ou les mille pattes. On nous sollicitait pour retrouver une trousse volée, un chat disparu, des billes, un yoyo... On se faisait payer en bonbons, en tickets de bus ou en devoirs et les affaires étaient florissantes. On avait une côte d'enfer.

A l'adolescence j'adoptais le look Mike Hammer. Pardessus beige, chemise-cravate et chapeau de feutre. Look qui me valut très rapidement le surnom de Paul Moulimeur. Hélas pour la moustache, malgré des semaines sans me raser, j'obtins avec peine un ridicule petit anchois filiforme que Suzy me supplia de raser. De son côté, Ravinsky se découvrit une passion pour la musculation et les sports de combat. Lorsque mes premières petites amies défilèrent, Ravinsky ne se montra pas jalouse et je ne le fus pas plus avec les siennes, bien que des fois nous draguions la même fille. Les années passèrent. Pendant nos week-ends et nos vacances nous enquêtions sur des affaires que nos potes nous confiaient. Un voleur de shit, une tromperie, une mobylette volée... On s'éclatait. Mais lorsque le lundi matin arrivait, c'était un déchirement pour nous de reprendre nos jobs chiants à mourir. C'est comme ça qu'un beau jour, nous avons monté notre agence de détectives privés.

Voilà, je vous ai raconté l'essentiel. Maintenant revenons à notre histoire.

J'avais promis à Ravinsky de lever le pied sur le poker et je ne l'avais pas fait. Ça me faisait vraiment chier de la décevoir. Elle n'allait pas me faire de cadeaux. Je puis l'alcool, la sueur et la clope. Tout ce que je voulais, c'était me coller sous une douche et m'affaler quelques heures dans le vieux canapé moelleux du bureau avant l'arrivée de notre prochain client. Un pauvre bougre qui soupçonnait sa femme de le tromper. Je n'avais pas eu à consulter bien longtemps le dossier que Ravinsky m'avait

envoyé sur mon smartphone pour savoir qu'il était encorné comme un élan. Rien qu'en jetant un œil à la photo du type, je savais que sa bourgeoise se faisait savonner ailleurs et que mon client n'était pas le plus heureux des trois. L'expérience de la tristesse !

Malgré la musique dans mes oreilles j'entendais le chauffeur me bassiner avec sa vie merdique. Pour faire court, ses mioches, apparemment aussi cons que des ventouses à chiottes sans manche, passaient leur temps à fumer de l'herbe et à glander dans le canapé. Sa femme, apparemment chaude comme une plancha, jouait à touche nombril avec le voisin pendant que lui se cassait l'enclume à ramener le blé à la maison. Passionnant.

— On y est, « chef », me lança le chauffeur comme si nous étions des vieux potes d'armée.

J'ai toujours détesté cette expression de merde et cet enfoiré m'a servi du « chef » durant tout le trajet en m'expliquant comment réduire les embouteillages, soigner le Covid, diminuer l'emprunte carbone et réduire le chômage. A l'écouter, ce type était un putain de génie qui aurait dû bosser à l'ONU ou à l'OMS plutôt que de trimbaler des alcoolos de mon espèce. Je comprenais maintenant pourquoi sa bourgeoise s'envoyait en l'air avec le voisin. J'avais envie de lui souder sa boîte à conneries, mais je n'avais pas la force de me lancer dans une conversation stérile qui se serait terminée par des insultes sur nos mères respectives. J'étais fatigué et pressé de ne plus l'entendre geindre avec sa voix de crécelle qui alimentait ma migraine comme un foutu marteau-piqueur. J'ouvris ma portière et m'extirpai du véhicule climatisé avec soulagement. Je retirai de mes oreilles les AirPods low-cost qui braillaient *Promised Land* d'Elvis Presley et je les fourrais dans la poche de mon pantalon en lin froissé. C'était le petit Enzo qui m'avait offert ces merdes. Un gentil gamin fou de technologie qui habitait avec sa mère au-dessus du bureau. Il m'avait assuré qu'avec ça je serai dans le coup. Tu parles, Charles ! Je passais mon temps à les chercher partout pour les recharger. Encore des contraintes que je n'avais pas avec les bons vieux écouteurs filaires qui s'entortillent au fond des poches et qu'il faut dénouer pendant des heures en râlant. Autant que vous le sachiez tout de suite, j'adore râler. On peut même dire que je suis passé maître en matière de râlage. Je râle du matin au soir et du soir au matin et encore plus quand je suis déboulonné. Je râle pour tout et pour rien, mais surtout pour rien. C'est une seconde nature. Dès qu'on me dit quelque chose, avant même de savoir de quoi il s'agit, je râle et je souffle. Un vrai ventilateur ! Alors quand je vois des livres qui vous expliquent comment arrêter de râler ça me rend dingue et je râle encore plus.

Je m'étais en grattant compulsivement ma barbe naissante et baillais à m'en décrocher la mâchoire. La chaleur matinale déjà écrasante de ce mois de juillet caniculaire m'est tombée dessus comme un rappel d'impôts impayés. Pas le moindre souffle d'air, l'enfer. Cela faisait trois semaines que la canicule s'était abattue sur Lyon sans prévenir personne. Les as de la météo n'avaient rien vu venir et tout le monde les avait traités de connards incompetents. Sale job que font ces gars-là. De toute façon, quoiqu'ils aient pu dire, ça leur aurait pété en pleine gueule parce que même s'ils avaient vu venir la canicule on les aurait quand même traités d'abrutis, en leur reprochant de ne pas l'avoir vu venir plus tôt, le temps qu'on s'organise pour rafraîchir les vieux et les gniards. Du coup, le directeur de Météo France passait toutes ses journées sur les plateaux climatisés de BFM TV pour tenter d'expliquer en long, en large, en travers, et même en diagonale pour les plus cons d'entre nous, pourquoi il faisait si chaud et comment se protéger de la chaleur en se mettant à l'ombre, en buvant de l'eau et en se réfugiant dans les centres commerciaux climatisés. Merci papa ! On avait bien besoin d'un coïncé du fion comme toi pour venir nous dire à la télé ce qu'on doit faire quand il fait chaud. C'est vrai quoi, des fois qu'on resterait piqué comme des abrutis en plein soleil en se demandant « Mais bordel qu'est-ce qu'il fait chaud, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour me protéger du soleil ? »

Du coup la ville marchait au ralenti. Les gens devenaient complètement maboules et perdaient tout sens de la mesure. La rupture de stock généralisée des climatiseurs dans tout le pays n'avait rien arrangé. Les gens s'énermaient pour un rien, une place de parking, une queue de poisson, un regard de travers...

Tout était bon pour tabasser son prochain et se défouler un peu malgré les quarante degrés à l'ombre.

— Bonne journée « chef », me lâcha une nouvelle fois mon connard de chauffeur en démarrant son Uber hybride aussi moche que ma tante Barbara.

Je lui tendis mon majeur bien haut en traversant la rue pour qu'il voit bien dans son rétro que c'était pour lui. Ensuite je priai le Dieu des menteurs pour ne pas croiser Ravinsky en rentrant au bureau. J'étais rincé et j'n'avais aucune envie de me lancer dans une explication boiteuse qui, de toute façon, n'aurait pas tenu dix secondes. Perdu dans mes pensées, je ne vis pas un gros SUV BMW venir piler violemment

devant moi. Deux types, avec des gueules à vous filer la courante sous Imodium, sortirent de la caisse aussi vite que cet abruti de Flash Gordon pour venir m'encadrer, histoire qu'il ne me prenne pas l'envie de me tirer. Qui étaient ces types ? Je savais qu'avec mon métier je m'étais fait pas mal d'ennemis, du genre tous les maris trompeurs qu'on avait coincés en flagrant délit de radada avec une sauterelle de trente piges de moins qu'eux, mais de là à venir m'enchrister en bas de chez moi au lever du phare, fallait oser. Quand je vis la trogne du troisième larron sortir de sa caisse de rupin en s'allumant une clope, je soupirai longuement. La matinée allait être longue et je n'étais pas encore couché.

— Salut Moulinet. On t'a attendu hier soir !

— Je sais, Lorenzo, mais j'ai eu comme une sorte d'impondérable, tu comprends, un empêchement de dernière minute et, tu ne vas pas me croire, mais je te jure que c'est la vérité, j'n'avais plus de jus dans mon téléphone pour te prévenir.

Ce connard de Lorenzo s'approcha de moi et me souffla longuement la fumée de sa clope en pleine tronche. Je toussais comme un tuberculeux en fin de vie.

— Tu as raison sur un point, Moulinet, je ne crois pas à ta putain d'histoire. Allez, monte dans la bagnole, le boss veut te voir.

— Quoi, maintenant ?! Putain, les gars, je suis vanné, je tiens plus en l'air. Soyez sympa, j'allais me pieuter. Voilà ce que je vous propose, je vais me foutre un coup de traversin et vous revenez me chercher dans deux heures, ça va ?

— Monte dans cette putain de caisse, Moulinet, avant qu'on t'y fasse monter à coups de lattes.

Je n'avais pas le choix, ces mecs étaient tout sauf des comiques. Adieu douche fraîche, canapé moelleux, et bonjour les emmerdes.

On est allé direct là où je ne voulais pas aller. Chez Tony Barazano. L'enflure à qui j'avais emprunté le fric pour jouer au poker.

Un salopard de première catégorie qui, en plus de distribuer la drogue du caïd de Lyon, Balthazar Salisse, prêtait de l'argent à très court terme à un taux proprement scandaleux.

Ceux qui ne payaient pas dans les délais avaient de sérieux ennuis de santé. Le truc de Barazano c'était le sécateur. Ce maboul en liberté vous coupait un doigt par semaine de retard de paiement. Il avait vu ça dans *Arnaques, crimes et botanique*, un film de gangsters qui l'avait inspiré. Si vous teniez à garder quelques *fingers* accrochés à votre main, le calcul était vite fait. Et comme si cela ne suffisait pas, ce dingue coupait les *knerta* des gus devant un micro pour pouvoir réécouter à loisir le bruit du sécateur sectionnant la chair, les tendons et les os comme du petit bois sec, le tout accompagné des hurlements des types qui promettaient de lui rapporter la thune dans la journée. Tu m'étonnes !

Je lui devais quand même la bagatelle de quinze mille boules. Une paille pour cet enfoiré, mais la fortune des Rockefeller pour mézig et j'étais censé le rembourser hier soir. J'avoue que je ne brillais pas. J'essayais de savoir lequel de mes foutus doigts me manquerait le moins, mais bordel, c'était pas facile ! Posez-vous la question et vous verrez que vous aurez de très bons arguments pour chacun de vos boudins. Quand les gros bras me poussèrent dans le bureau de Tony, ce dingue était en train de s'enfiler un bol de céréales avec du lait. Vous le croyez ça ? Sur son burlingue, il y avait la photo de ses gosses et de sa femme dans leur piscine, un iPad et un sécateur plaqué or parce que, d'après lui, ça fait plus chic de couper des doigts avec de l'or. Quel taré ! Quand il m'aperçut dans l'encadrement de la porte, il releva le museau de son bol et hurla :

— Moulinet !!! Mon détective préféré ! Ramène ton cul par ici, ma poule. Moi, je vous le dis, une enquête de qualité s'achète chez Moulinet ! Qu'est-ce qu'il me faisait marrer ce Coluche. Les comiques d'aujourd'hui me font tous chier avec leur standup de merde et leur micro à la main. On dirait qu'ils parlent dans un putain de gode. Pas vrai, Moulinet ?

— Je sais pas trop, Tony, ce n'est pas le genre de trucs que j'écoute. En revanche, je suis sûr que Coluche ne disait pas Moulinet mais Moulinot.

— Ah ouais, t'es sûr ? Et ben moi, tu vois, je suis sûr que tu me dois de la thune, Moulinet. Et pas qu'un peu, ma couille. Quinze mille E, ma grosse, ça commence à faire du vermicelle, ça. En plus, Lorenzo m'a dit que t'étais pas venu au rendez-vous hier soir. À quoi tu joues, Moulinet ? Tu me décois, mon grand. On a toujours été des amis toi et moi, non ?

— Écoute, Tony, je sais que je te dois de la thune et je...

Ce salopard m'a coupé la parole comme si ce que je lui racontais n'avait aucun intérêt.

— Tu as déjeuné, ma couille ?

— Non, Tony, je n'ai pas déjeuné.

— Tu sais que le petit déj' c'est le repas le plus important de la journée.

— C'est ce qui se raconte en effet, mais on raconte tellement de conneries.

— Comment ça se fait que tu n'aies pas déjeuné, Moulinet ?

— Parce que je sors de chez le Chinois, Tony. J'allais me pieuter quand tes trois copines sont venues me chercher en blablacar pour m'emmener danser.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le blablacar ? Ce n'est pas quand tu fais chauffeur pour des gus et vice-versa ?

— Ouais, c'est plus ou moins ça, Tony.

— Encore une idée de merde, ça. Ce n'est pas demain la veille que je prendrai dans ma caisse des putains de branleurs cradingues qui puent le shit pour les trimballer je ne sais où.

— Les temps changent, Tony. C'est pour moins polluer la planète.

— J'emmerde la planète et tous ces connards d'écolos de merde, Moulinet ! Qu'ils aillent se faire foutre, eux et toute leur famille avec. Prends plutôt des céréales au lieu de dire des conneries, tu vas avoir besoin de forces, ma grosse. Ça vide de se faire couper un doigt.

Ma gorge était aussi serrée qu'un anus de poule. Si tant est, bien sûr, que vous ayez déjà foutu votre doigt dans le fion d'un poulet. Bref, j'avais beaucoup de mal à déglutir et je savais très bien que si j'avalais ne serait-ce qu'une seule cuillerée de ces céréales, j'allais tout gerber sur son tapis design signé par je ne sais quel connard branché, et ma facture allait encore s'alourdir.

— Tu n'aurais pas plutôt un verre, Tony ?

— De l'alcool ? Au p'tit déj, Moulinos !? Tu dois sacrément avoir les foies, mon salaud. Détends-toi, mon canard, tu ne vas pas mourir aujourd'hui. Tu vas juste perdre un doigt pour ton manque de respect et de ponctualité. Rien de grave. Tu connais le règlement, Mouli-Mouli ?

Il fit signe à son bras droit de me filer la boutanche de whisky qui était dans le bar. Après m'être jeté deux verres bien tassés derrière la cravate, je coupais court à toute cette mise en scène qui commençait à me fatiguer.

— Vas-y, Tony, prends ton putain de sécateur et coupe-moi le petit doigt de la main gauche qu'on en finisse. Je suis crevé. Je te promets de t'apporter la thune à la fin de la semaine prochaine.

— Doucement, Moulinoche, ça se fait pas comme ça, c'est tout un art de couper un doigt. J'ai étudié ça de près, fais-moi confiance. Tu ne voudrais pas te vider de ton sang comme un porcelet sur mon tapis Valentino Scampinati à vingt mille le mètre carré ? Je dois sectionner à des endroits bien précis. Le but n'est pas que tu crèves, le but c'est que tu aies suffisamment les foies pour que tu me ramènes ma thune dans les délais, Moulinet. Alors, laisse-moi terminer mes céréales et ensuite, je te coupe le doigt. Ressers-lui un verre, toi, au lieu de rester piqué là comme un abruti !

« Tout un art », ce type avait vraiment un hamster en roue libre qui lui courait dans la tronche. Il termina tranquillement ses foutues céréales et ordonna à son bras droit de sortir du bureau et de nous laisser seuls. Le type rechigna, mais quand il prit la boîte de céréales en pleine tronche sous les hurlements hystériques de son patron, il n'insista pas et nous laissa.

— Putain de personnel de merde ! Toujours à discuter mes ordres, bordel de merde ! Putain ça me rend dingue, ça !

Il se leva pour aller verrouiller la porte avant de venir s'asseoir à côté de moi. Ça ne lui ressemblait pas du tout. Qu'est-ce que ce taré troisième dan préparait ?

— Écoute bien ce que je vais te dire, Moulinetos parce que je ne le répèterai pas d'accord ? Alors ouvre bien grands tes entonnoirs à musique. J'imagine que tu es au courant que le gros Bob a définitivement soufflé sa bougie hier après-midi dans le métro ?

Évidemment que j'étais au courant. Quel abruti ce Barazano ! C'était « l'événement » people chez les truands de Lyon. Comment ne pas savoir que le comptable de Balthazar Salisse, le plus gros caïd et trafiquant de la région, avait rendu ses clefs à Saint Pierre en signant son solde de tout compte ? Cependant, ce que je ne comprenais pas, c'est ce que je venais faire dans la ratatouille.

— En effet, Tony, je suis au courant, mais j'ai du mal à te suivre, je ne vois pas le rapport avec ce que je te dois ?

— Tu vas comprendre, Moulinoche. Ce que tu ne sais pas, c'est que le gros Bob allait refiler aux poulets une clef USB contenant toute la comptabilité de Salisse, tous ses petits secrets, ainsi que tout un tas d'infor-mations très intéressantes pour quelqu'un qui saurait les exploiter correctement, si tu vois de qui je veux parler. Seulement cette foutue clef a disparu ! Et tu vas la retrouver discrètement pour moi

parce qu'évidemment je dois y être mentionné, et je ne voudrais surtout pas que les poulets apprennent des trucs qui ne les regardent pas, si tu vois toujours ce que je veux dire, Moule-Moule ?

— Je vois toujours ce que tu veux dire, Tony, mais demande à tes hommes de le faire.

Il s'est levé d'un bond comme si on lui avait piqué le cul au fer rouge.

— Ce ne sont pas leurs affaires, Moulinet ! Et tu as intérêt à fermer ta grande gueule ! Ce ne sont que des putains de chiens de garde qui ne seraient même pas capables de trouver leur bite dans leur calcif si des putes leurs demandaient de la sortir.

Il se rassit en souriant et se radoucit aussi vite qu'il s'était mis à hurler. Un vrai barjo !

— Ce ne sont pas des fins limiers comme toi et la dangereuse Ravinsky. Rapportez-moi cette clef en toute discrétion et moi, grand seigneur, j'efface ta dette et je vous file même une rallonge de dix mille E en cash, histoire que tu ailles prendre un peu le soleil aux caraïbes sur mon yacht. T'es pâle comme un foutu cadavre, Moulinet. Tu as besoin de vacances, ma grosse. Qu'est-ce que tu penses de ma proposition, Moulinette à viande ?

Ce que j'en pensais ? J'en pensais que Barazano avait flairé la bonne affaire. Une fois que le prince du sécateur serait en possession de toutes les infos qui sont sur cette clef, il ferait liquider Balthazar Salisse et deviendrait naturellement le nouveau Boss de la ville. C'est pour ça qu'il ne voulait pas que ses hommes se chargent de retrouver cette foutue clef. Il savait très bien qu'ils le feraient dessouder sans scrupule pour prendre sa place. Quand le trône est libre, il y a toujours un tas de cafards qui tournent autour en s'entretenant pour monter dessus. Le truc, c'est qu'il y en a toujours un plus gros et plus vorace que les autres pour vous bouffer la gueule.

Je n'avais vraiment pas envie de tremper dans des affaires de drogue, et en même temps, je ne voyais pas comment je pouvais rembourser quinze mille boules en une semaine, et je tenais vraiment à garder tous mes doigts attachés au bout de mes mains. Ce salopard m'avait coincé. J'n'avais pas d'autre choix que de retrouver cette clef USB qu'un paquet d'enfoirés comme Barazano, Salisse, les poulets, et allez savoir qui d'autre, devaient également rechercher activement. Je sentis que le train des emmerdes venait brusquement de changer de direction pour venir foutre le bordel dans ma vie pépère de détective privé de seconde zone. J'ai soupiré longuement en secouant la tête.

— Ça marche Tony, je vais retrouver cette clef.

— À la bonne heure, ma couille, tu deviens raisonnable !

— Mais avant ça, Tony, explique-moi pourquoi le gros Bob voulait balancer Salisse aux poulets après tant d'années de bons et loyaux services ? Y a un truc qui colle pas dans cette histoire. Il savait très bien qu'en faisant ça, il signait son arrêt de mort.

— J'vais t'expliquer tout ça, Mouli-Mouli, ressers-